

Considérations à propos des concepts d'immanence, de texte et de transposition

José Américo BEZERRA SARAIVA & Ricardo LOPES LEITE



Colloque Albi Médiations Sémiotiques – Études

Collection Études

L'immanence en jeu

sous la direction de
Alessandro Zinna & Luisa Ruiz Moreno

Éditeur : CAMS/O
Direction : Alessandro Zinna
Rédaction : Christophe Paszkiewicz
Collection Études : L'immanence en jeu
1^{re} édition électronique : juillet 2019
ISBN 979-10-96436-03-3

Résumé. Le concept d'immanence a fait l'objet de nombreuses polémiques du fait de son impact théorique. Les domaines du savoir les plus variés en parlent, soit en l'adoptant, soit en le rejetant, pour en faire un lieu théorique de réflexion. Dans cet article, nous nous interrogerons sur le point de vue immanentiste dans la pratique descriptive des faits sémiotiques et l'accent sera mis sur la pertinence de la relation entre les concepts d'*immanence*, *texte* et *transposition* en tant que question centrale dans le domaine de la théorie sémiotique française. Nous dénoncerons ici le risque d'ontologisation de la théorie sémiotique et nous argumenterons en faveur du maintien de la nature épistémologico-méthodologique de ces concepts pour la construction d'un projet à « vocation scientifique » respectant le principe de l'*empirisme hjelmslévien*.

IMMANENCE, TEXTE, TRANSPOSITION

José Américo Bezerra Saraiva est professeur de sémiotique et de linguistique générale à l'Université Fédérale du Ceará – Brésil. Il coordonne le Groupe d'Études Sémiotiques de cette institution (SEMIOCE) et est l'éditeur de la revue *Estudos Semióticos* (USP) avec Ivã Carlos Lopes. Auteur des livres *A identidade de um percurso e o percurso de uma identidade: um estudo semiótico das canções do Pessoal do Ceará* (2012) ; *A trama poética de Caetano Veloso* (2014) ; et, en collaboration avec Ricardo Lopes Leite, *Exercícios de Semiótica Discursiva* (2017) ; il a encore publié des articles dans des périodiques nationaux et internationaux et chapitres de livres dans les domaines de la sémiotique discursive et de la linguistique théorique.

Ricardo Lopes Leite est professeur de sémiotique générale et de linguistique à l'Université Fédérale du Ceará – Brésil. Il coordonne le groupe d'études sémiotiques de cette institution (SEMIOCE). Auteur du livre *Exercícios de Semiótica Discursiva* (2017), en collaboration avec José Américo Bezerra Saraiva, il a également publié des articles dans des périodiques nationaux et internationaux et des chapitres de livres dans les domaines de la sémiotique discursive et de la linguistique théorique.

Pour citer cet article :

Bezerra Saraiva, José Américo et Leite, Ricardo Lopes, « Considérations à propos des concepts d'immanence, de texte et de transposition », in Zinna, A. et Ruiz Moreno, L. (éds 2019), *L'immanence en jeu*, Toulouse, éditions CAMS/O, collection Études, p. 227-234,

[En ligne]: <http://mediationsemiotiques.com/ce_imm_s2_15_bezerralopes>.

Considérations à propos des concepts d'immanence, de texte et de transposition

José Américo BEZERRA SARAIVA & Ricardo LOPES LEITE
(Université Fédérale de Ceará)

Introduction

La question de l'immanence est au centre des discussions. De plus en plus, des considérations aux nuances les plus variées mettent en question le principe de l'immanence dans la théorie sémiotique. Cependant, loin de constituer un consensus parmi les chercheurs, le mouvement vers l'abandon de l'immanence en tant qu'orientation épistémologique trouve toujours de la résistance.

Le débat a lieu, essentiellement, entre deux extrêmes. D'un côté, on argumente en faveur de l'anachronisme du principe de l'immanence, du fait qu'il est réfractaire à toute possibilité d'interdisciplinarité ou transdisciplinarité, celles-ci entendues, par beaucoup, comme mode de validation du faire scientifique dans l'actualité. De l'autre, on défend la prudence épistémologique du maintien de ce principe en fonction de la rigueur méthodologique, sans laquelle on risquerait une multiplication des points de vue et, par conséquent, des objets créés par chaque perspective particulière, dans une description des faits sémiotiques, dangereuse de par son éclectisme.

Dans cet article nous assumons la position en faveur de l'immanence, dans ses deux acceptions déjà classiques en sémiotique : soit en opposition à la *transcendance*, soit en opposition à la *manifestation*. Nous ne pouvons pas nier l'implication épistémologique qui s'établit entre les deux. C'est-à-dire qu'en opposition à la transcendance, l'immanence est

une prise de position théorique contraire à tout biais ontologisant qui aurait pour but d'étudier le langage en faisant appel à ce qu'il n'est pas. Et, en opposition à la manifestation, l'immanence doit être vue comme le *manifesté* par un ensemble signifiant assumé comme texte, l'unique voie d'accès à la langue et au langage, selon l'orientation de Hjelmslev.

1. Anachronisme ou actualité du postulat immanentiste ?

La « fidélité » à la pensée saussuro-hjelmslévienne présuppose l'observance du principe d'empirisme, selon lequel une « description doit être non contradictoire, exhaustive et aussi simple que possible. L'exigence de la non contradiction l'emporte sur celle d'exhaustivité, et l'exigence d'exhaustivité l'emporte sur celle de simplicité » (Hjelmslev 1968 : 21).

Or, l'adoption du principe de l'empirisme peut nous faire penser que la description façonnerait l'objet à son image et à sa ressemblance et tomberait dans une circularité interne du fait de la prévalence de la non-contradiction sur l'exhaustivité, soumettant toujours l'objet de la description à la construction théorique qui la rend viable. Au contraire, l'exhaustivité réside dans l'adéquation de la théorie à l'objet décrit ; à celle-là de se reformuler, sans négliger sa cohérence interne, en fonction des défis posés par l'objet. Le problème qui se présente alors, c'est celui de la nature de l'objet décrit.

Si nous pensons comme Saussure, pour qui « bien loin que l'objet précède le point de vue », c'est « le point de vue qui crée l'objet » (Saussure 1972 : 23), l'adoption du principe d'empirisme implique une option pour l'immanence, si nous comprenons l'immanence comme la création d'un espace de réflexion qui génère l'objet dans l'acte même de sa constitution. Une telle prise de position confère à la théorie sémiotique une mise entre parenthèses de la relation directe entre langage et réalité, et évite toute tendance ontologisante dans ses domaines. Suivant cette orientation, on peut dire que le langage-objet ne devient ce qu'il est que quand il est assumé par un métalangage descriptif, comme le montre Hjelmslev (1968). En ces termes, c'est la description et son point de vue générateur qui créent l'objet-langage, car celui-ci n'existerait pas sans la relation qu'il garde avec le métalangage qui le décrit. Ainsi, il n'y aurait qu'une issue à l'incontournable circularité fondée par chaque approche théorique particulière : la multiplication des points de vue. Mais ne nous laissons pas tromper : les points de vue ne sont pas interchangeables, et les objets créés par chaque point de vue ne peuvent pas être homologués entre eux.

Rappelons-nous que, quand on dit que « dans le domaine scientifique, on peut très bien parler de résultats définitifs, mais guère de points de

vue définitifs » (Hjelmslev 1966 : 27), cela n'exclut pas la possibilité de multiplication des points de vue ni la question de l'existence d'un objet hors de l'activité métalangagière. Attentifs à la leçon du maître danois, nous nous interrogeons : a-t-on déjà atteint des résultats définitifs dans l'exploitation du point de vue qui adopte le postulat de l'immanence ? Ne serait-il pas trop tôt pour changer de point de vue ? N'y aurait-il pas encore beaucoup à faire sur ce « chantier » ?

Nous croyons que le sémioticien risque sérieusement de nier sa filiation saussuro-hjelmsléviennne s'il abandonne le principe de l'immanence comme postulat théorico-méthodologique minimum pour réfléchir sur le sens. À cet égard, il est important de rappeler que dans *Sémiotique des Passions*, Greimas et Fontanille, cherchant à mettre en relief le caractère méthodologique de ces postulats, affirment que :

Tenir un discours sur l'« horizon ontique » c'est, pour la sémiotique, interroger un ensemble de conditions et préconditions, esquisser une image du sens antérieure et nécessaire à la fois à sa discrétisation, et non chercher à faire reconnaître ses fondements ontologiques. C'est à ce prix seulement que la théorie sémiotique peut justifier sa propre activité, sans pour autant se transformer en une philosophie qu'elle ne saurait être. (Greimas et Fontanille 1991 : 10)

Il s'agit d'un refus explicite de l'ontologie, d'une prise de position nette qui établit l'existence sémiotique comme objet d'étude pour la théorie. C'est le geste inaugural d'une visée qui délimite un objet d'étude, par conséquent, un champ d'exercice pour la pensée analytique, semblable à celle pratiquée par Saussure et assumée plus tard par Hjelmslev, son disciple le plus radical. C'est un geste de triage qui cherche à préserver un champ d'actuation spécifique pour que son *faire* ne se confonde pas avec celui d'un autre champ d'actuation. Il faut bien dire qu'il ne s'agit pas d'un refus intolérant de toute possibilité de dialogue entre les disciplines qui s'occupent du langage. Il est important de rappeler que Greimas fait appel à d'autres disciplines pour construire un cadre théorique quand il s'appuie sur les trouvailles du linguiste Louis Hjelmslev, du formaliste Vladimir Propp, du syntacticien Lucien Tesnière et de l'anthropologue Claude Lévi-Strauss, entre autres. Cependant, le maître lituanien, avec la prudence qui le caractérise, se défend de l'éclectisme, en soumettant à son point de vue théorique les questions empruntées, ce qui présuppose, selon le principe d'immanence, l'adéquation de ces questions à l'univers théorique structurant général, dans une attitude bien saussurienne, selon laquelle la valeur naît de la relation. C'est-à-dire que si l'objet problème de préoccupation a été incorporé dans une totalité théorique nouvelle non-contradictoire, il se voit alors modifié dans cette transposition

et il n'est plus tel qu'il avait été dans la théorie d'origine. D'après cette manière de voir, l'interdisciplinarité et, par extension, nous voulons y croire, la transdisciplinarité « repose[nt] sur une illusion », car l'alliance entre des disciplines « ne peut avoir pour effet que la domination d'une discipline sur l'autre », puisque « deux méthodologies, construites séparément » ne peuvent pas « être considérées comme compatibles et homologables entre elles », n'ayant pas été « traduites en un langage formel, cohérent et unique » (Greimas et Courtés 1979: 301-302).

2. Le « salut » par le texte et par l'immanence

Le titre de cette section renvoie, comme on le voit, à la célèbre phrase « Hors du texte point de salut », qui circule comme vrai interdit sémiotique et, par conséquent, comme paramètre pour les régimes de la participation et de l'exclusion des visées épistémologiques qui polémiquaient entre elles. De notre point de vue, le travail avec le texte constitue encore la pierre de touche des sémioticiens. Greimas, en effet, ne s'est jamais écarté du texte. Dans *De l'Imperfection*, par exemple, livre considéré comme une reprise de la dimension sensible de la sémiosis, Greimas ne s'occupe pas du vécu lui-même, mais du vécu « en papier », des transpositions textuelles de la fracture/échappatoire dans les textes de Tournier, Calvino, Tanizaki, Cortázar et Rilke, et, dans *Sémiotique des passions*, à son tour, Greimas et Fontanille adoptent comme exemples des définitions du Petit Robert et des extraits de quelques grands noms de la littérature française. Cela veut dire qu'ils sont toujours en train de manipuler des textes.

En approbation à cette manière de procéder, la préposition « par » figurant dans le titre de cette section, qui altère la teneur de la phrase célèbre, a pour but de mettre en évidence la fonction méthodologique des concepts de *texte* et d'*immanence* dans le cadre de la sémiotique greimassienne. Cela, nous le supposons, avait toujours été l'intention du maître lituanien, qui se défendait de la pure spéculation théorique, plaidant en faveur d'une discipline à vocation scientifique qui « devrait mettre, à tout instant et à tout prix, la main à la pâte et se montrer efficace en mordant sur le "réel" » (Greimas 1983: 7). Ce réel, on doit le dire, l'auteur le mettait toujours entre guillemets car c'est avec « l'être du sens », c'est-à-dire avec son paraître, que l'on doit travailler, le « référent » restant entre parenthèses, dans une sorte de réduction phénoménologique, selon la recommandation de Saussure.

Il est évident qu'en définissant « l'être du sens » comme l'objet d'étude de la sémiotique, Greimas polémiquait contre Heidegger, pour qui la question fondamentale de la philosophie est l'interrogation sur le « sens de l'être ».

Le penseur allemand n'en a pas fait un objet d'étude, bien qu'il reconnaisse l'importance du langage comme une préoccupation philosophique, puisqu'il est la « demeure de l'être » qui, à son tour, ne se réalise que par la médiation du langage lui-même. Sa tâche était celle de construire un savoir qui précède l'interrogation sur la diversité des manières de « dire être », ce savoir nommé par lui « ontologie fondamentale ». Or, quand Greimas fait un choix pour l'immanence, c'est pour diriger son effort théorique exactement vers les formes du « dire être », c'est-à-dire, vers la transposition du sens en signification, de manière que le « sens de l'être » heideggérien, entendu comme le présupposé de toute signification, ne constitue pas une matière de préoccupation de la sémiotique.

En réalité, ce souci est déjà présent dans *Du sens*, où Greimas (1970: 10) nous avertit, à nous les sémioticiens, du danger d'être « replongé, sans l'avoir voulu, dans “la philosophie éternelle” ; en continuant dans cette voie, on risque de se transformer, de linguiste – métier où l'on se sentait plus ou moins à l'aise – en mauvais philosophe ».

C'est pour éviter cette dérive que Greimas et Courtés (1979: 138), tout en assumant nettement le point de vue saussurien, signalent que se consacrant « à l'étude de la forme, et non à celle de la substance, la sémiotique ne saurait se permettre de porter des jugements ontologiques sur la nature des objets qu'elle analyse ». Pour ces deux auteurs, la sémiotique devrait se prononcer sur l'*existence sémiotique* et pourrait « se contenter d'une définition opératoire », selon laquelle « l'existence sémiotique d'une grandeur quelconque est déterminée par la relation transitive qui la lie, tout en la posant comme un objet du savoir, au sujet cognitif » (*Idem*). Autrement dit, tout part de la constatation qu'« il y a du sens », dont résulte « la possibilité d'en dire quelque chose », moyennant toujours l'opération de *transposition* de ce sens, c'est-à-dire, sa traduction. Ainsi, pour Greimas et Courtés, « “parler de sens”, c'est à la fois traduire et produire de la signification » (*Ibid.*, p. 398), transposer la substance du sens en signification.

Ici, il est essentiel de rappeler que, selon Greimas et Courtés (1979), la transposition est l'opération moyennant laquelle le *sens* se présente articulé dans une forme. Il est donc, dans cette acception, synonyme de *signification*, c'est-à-dire, production et appréhension de différences au moment même de la manipulation du sens.

En somme, pour Greimas (1970: 13), « il ne serait pas possible de s'interroger sur le sens: toute interrogation est métalinguistique », ce qui équivaut à dire que la signification est une opération métalinguistique qui ferait du *sens* analysé un langage-objet. La signification serait ainsi une fonction, en tant que production et appréhension du sens, et un fonctif, en

tant que manifesté et manifestant, selon la relation de présupposition que l'on veut établir entre le langage-objet et le métalangage de description.

Ici, la filiation de Greimas à la pensée de Hjelmslev devient nette. Le linguiste danois déploie un énorme effort théorique pour mener aux dernières conséquences la primauté de la relation entre les termes, effort dont n'échapperait même pas l'exercice de la description. Sur ce point, nous croyons pouvoir demander : la conception de parcours de génération des sens ne serait-elle qu'un modèle théorique qui servirait à l'exercice même de la transposition du sens ?

Si, comme nous l'avons dit, tout part de la constatation qu'« il y a du sens » en « quelque chose » qui sera pris comme « ensemble signifiant » par un sujet cognitif, à partir duquel la *transposition/traduction* est possible, le concept de *texte* reprend son poste et devient important.

Ainsi, lorsqu'il est pris comme un « ensemble signifiant », le texte est *sens* manifesté, et il ne serait possible d'en parler que par sa *transposition*, cette activité qui impliquerait une nouvelle *production* de sens, dans un processus continu circonscrit au domaine du langage. Il faut voir qu'en ces termes, le concept de *texte* se maintient indemne, et celui de *transposition* du sens acquiert du relief dans la théorie sémiotique.

Il est important de signaler que la *transposition* ne peut se passer de ce qui sera transposé, et le transposé devra toujours être pris comme ensemble signifiant, autrement dit, comme texte. À notre avis, cela est valable pour toute sorte d'analyse de discours. Donc, ou bien nous admettons que « hors du texte point de salut » donnant suite à la maxime greimassienne, ou nous abandonnons l'idée de *hors* et *dans* pour assumer une conception du texte dont les frontières ne soient pas interprétées comme *limites*, mais comme *seuils*, et alors la dimension du texte dépendrait du *niveau de pertinence* des grandeurs sémiotiques considérées en vue de l'analyse. Il faut voir que ce deuxième geste n'annule pas la conception du texte comme ensemble signifiant ou comme sens manifesté.

Nous pensons même qu'en circonscrivant un espace discursif, le chercheur crée une totalité discursive qui n'évite pas, au moins à ce moment, de présenter un *dans* et un *hors*, même si cela ne plaît pas à ceux qui postulent de façon radicale la primauté de l'interdiscursivité. Celle-ci, en réalité, constitue un complexe tellement réticulé que son appréhension est toujours partielle, conditionnée par les variables sémiotiques choisies comme paramètres constituteurs des textes.

En effet, en termes épistémologiques, on peut même dire que l'organisation d'un *corpus* implique, dans l'acte même de sa constitution, une isotopie (inter)discursive, qui finit par justifier ce pour quoi le *corpus* comprend certains textes et pas d'autres. En fin de compte, sous-jacente

à la sélection des textes pour l'analyse, il y a la question de leur pertinence et celle-ci ne peut être mesurée qu'en fonction d'un principe unificateur comme règle de description, selon ce qu'enseignent Greimas et Courtés (1979). C'est ce principe unificateur (niveau de pertinence des grandeurs sémiotiques ?) qui détermine l'étendue de(s) texte(s) soumis à l'analyse et qui, en même temps, relativise les frontières entre texte et contexte.

Il est évident que lorsqu'on cherche à examiner une totalité de discours, on ne peut pas ignorer le contexte socio-historique, car les structures de signification contenues dans le(s) texte(s) analysé(s) ne cessent pas de convoquer le contexte où elles ont été créées. Mais il est également évident que la base pour le repérage des structures de signification est toujours le texte en tant qu'ensemble signifiant.

3. Considérations finales

Le sujet de l'immanence est tellement complexe que les quelques lignes de cet article ne font qu'en toucher la surface. Cependant, nous le croyons, elles suffisent pour qu'on puisse établir les paramètres minimaux qui justifient l'usage de l'immanence dans le cadre de la théorie sémiotique, tel que nous le défendons. Nous convoquons notamment les textes sémiotiques classiques pour en extraire les pondérations que nous considérons comme une prise de position explicite s'opposant à l'ontologie dans la description des faits sémiotiques.

On sait qu'actuellement les sciences cognitives bénéficient d'un prestige certain. On observe une quasi imposition du dialogue avec le discours cognitiviste, qui a un fort biais « expérientialiste », enraciné dans la conception de *corps* et son ancrage dans l'environnement. Néanmoins, un tel dialogue ne peut pas s'établir au détriment du projet scientifique visé par la sémiotique greimassienne, qui a pour but principal la cohérence théorique, « valeur scientifique par excellence ». Dans le domaine de la sémiotique, il est indispensable de faire un « retour critique qui, à chaque nouvelle avancée théorique, oblige à mesurer et répercuter les conséquences sur la construction théorique tout entière » (Greimas et Fontanille 1991 : 15).

De cette manière, il faut de la prudence au moment d'« incorporer », par exemple, le concept de *corps* au cadre théorique de la sémiotique. Tel qu'il est défini dans le livre *Corps et sens* de Jacques Fontanille le corps-chair « est à la fois au fondement de la deixis et de celui du *noyau sensori-moteur* de l'expérience sémiotique » (Fontanille 2011 : 12). Et l'expérience sémiotique, à son tour, est génératrice d'un champ sémiotique, c'est-à-dire d'un champ de présence, « un domaine spatio-temporel que l'instance

d'énonciation se donne en *prenant position* » (*Ibid.*, p. 57). Mais au contraire de ce que quelques sémioticiens à fort penchant cognitiviste semblent défendre, les concepts de *corps-chair* et de *champ de présence sémiotique* doivent être conçus comme une esquisse des préconditions du sens, soit un simple lieu d'opération sémiotisante. Et là, il ne serait possible de construire un savoir que moyennant l'analyse des produits des transpositions, produits de l'exercice langagier de cette instance, c'est-à-dire, seul ce que nous pouvons appréhender par les textes, considérés comme ensembles signifiants.

En somme, ce n'est pas le corps « biologique », comme on le sait, qui intéresse la sémiotique, car, d'après Greimas et Fontanille (1991 : 16), « l'«être» du monde et du sujet ne relève pas de la sémiotique, mais de l'ontologie ; il est, pour employer un autre jargon, la «manifestante» d'une «manifestée» que nous entrevoyons ». Cela suffirait pour nous éloigner d'un réalisme de base expérientialiste, propre à certains courants des sciences cognitives.

Ainsi, le principe d'immanence nous semble encore défendable, soit en opposition à la transcendance, soit en opposition à la manifestation. En réalité, ces deux conceptions se réclament mutuellement, car opter pour l'immanence opposée à la transcendance est une question d'ordre épistémologique, tandis qu'opter pour l'immanence opposée à la manifestation est une question d'ordre méthodologique.

Bibliographie

FONTANILLE, JACQUES

(2011) *Corps et sens*, Paris, PUF.

GREIMAS, ALGIRDAS JULIEN

(1970) *Du sens : essais sémiotiques*, Paris, Seuil.

(1983) *Du sens II : essais sémiotiques*, Paris, Seuil.

(1987) *De l'Imperfection*, Périquieux, Pierre Fanlac.

GREIMAS, A. J. ET COURTÉS, J.

(1979) *Sémiotique : dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette.

GREIMAS, A. J. ET FONTANILLE, J.

(1991) *Sémiotique des passions : des états de choses aux états d'âme*, Paris, Seuil.

HEIDEGGER, MARTIN

(2012) *Ser e tempo*, Petrópolis, Vozes.

HJELMSLEV, LOUIS

(1966) *Le langage*, Paris, Gallimard.

(1968) *Prolégomènes à une Théorie du Langage*, Paris, Minuit.

SAUSSURE, FERDINAND (DE)

(1972) *Cours de Linguistique générale*, Paris, Payot.